

# *Les conscrits*

## *Le ramassage des poulettes*



ÉDITION

arcup

R I T E S   D E   J E U N E S S E   -   2

# *Les Conscrits*

## *le ramassage des poulettes*

Édition

*arcup*

avec le soutien  
de la Ville de Cerizay  
du Conseil Régional Poitou-Charentes  
de la Ligue - FLEP 79

Montage et photogravure : Arcup

**ENQUÊTE**  
**CONCEPTION ET RÉALISATION**  
Violaine Guérin, Colette et Jean-François Miniot.

**SOURCES**

(Fonds sonore inédit ARCuP)

Documents n°

92 79 02 01 01 01 - 96 79 02 00 00 05 - 96 79 02 00 00 06  
96 79 02 00 00 07 - 96 79 02 00 00 08 - 96 79 02 00 00 09  
96 79 02 00 00 10 - 96 79 02 00 00 11 - 96 79 02 00 00 12  
96 79 02 00 00 13 - 97 79 02 00 00 01 - 97 79 02 00 00 02  
97 79 02 00 00 03 - 97 79 02 00 00 04 - 97 79 02 00 00 05  
97 79 02 00 00 06

**Tous nos remerciements à**

Bernard Arnault, Laurent Audebaud,  
Maurice Bertrand, Famille Bichot, Jean Biraud,  
José Doré, Samuel Bodin, Sébastien Cailleau,  
Bernard, Éric et Géraldine Gaufreteau, Anthony Gautreau,  
Grégory Gazeau, Joseph Grellard,  
Josiane et Raymond Guiberteau, Peggy Guionet  
Roger Guionnet, Jean-Luc Joubert, Michel Merlet,  
Sylvie Morinière, Jean-Louis Neveu, Valérie Noiraud, Jacques Pacreau,  
Christophe Papet, David Rouet,  
Joseph Ruault, Sandrine Talbot, François Tourayne

**Iconographie**

Photos couverture et pages 35, 36 : cl. et coll. Valérie Noiraud.  
Page 20 : Coll. Bernard Arnault.  
Pages 4, 9, 10 : Coll. Joseph Grellard.  
Pages 31, 32, 36, 38, 39 : Cl. Colette Miniot, Coll. Arcup.  
Dessins : Bernarh Miniot.

# TRANSCRIPTION DES RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

Les témoignages figurant dans ce cahier ont été recueillis **oralement**. Il s'agit donc d'un langage parlé, que nous sommes amenés à vous livrer par écrit.

Lorsque nous avons effectué des coupures dans un témoignage, elles sont indiquées de la façon suivante : [...]

Lorsque l'enquêteur intervient au cours d'un témoignage, ce qu'il dit est noté *en caractère italique*.

Les mots figurant [entre crochets] étaient sous-entendus dans la conversation, nous les avons ajoutés pour faciliter la compréhension des propos tenus.

Enfin, précisons que les titres et sous-titres sont de notre fait.

## SOMMAIRE

Les Conscrits dans les années 20-30-40. ....	4
Les Conscrits dans les années 50. ....	11
Les Conscrits dans les années 70-80 ....	19
Les Conscrits de nos jours. ....	30





## **ANNÉES 20-30-40**

À Brétignolles, Cerizay et Combrand

### **De trois à cinq jours pour faire le tour de la commune...**

Ça se faisait beaucoup à ce moment-là. Avant la guerre, les jeunes, les conscrits, y'en avait pour quatre ou cinq jours à faire le tour de la commune. Ils passaient dans toutes les maisons.

*Cinq jours ?*

Oh oui, ils prenaient une semaine, hein ! Mais beaucoup travaillaient dans les fermes à cette époque-là, c'était plus facile que ceux qui travaillaient en usine.

J'habitais à Brétignolles mais j'étais ouvrier à Cerizay, chez M. L., cordonnier. Je l'ai fait deux fois, j'ai ramassé les poules à Brétignolles pi j'ai ramassé les poules à Cerizay. On était, je crois, une dizaine à Cerizay. À Brétignolles, on était sept.

À Brétignolles, ça se faisait vers le mois d'avril, avril-mai. À Cerizay, c'était pu tard, c'était au mois de juin. La date était choisie entre les gars de la classe. Les filles de la classe étaient averties.

### **Pour faire la quête mais en général, c'était le verre !**

On commençait le jeudi à ramasser des sous, à aller voir les filles de la classe. On passait dans les villages et on faisait la quête. On quêtait dans le bourg, pareil. Toutes les maisons du bourg y passaient.

Dans l'temps, avant nous, ils allaient juste chez les "poulettes", les filles de l'âge. Mais nous, il fallait aller chez tous les parents. C'était devenu un tour de force : y'avait un tonton là-bas, y'avait un cousin par là, y'avait un beau-frère par ici. On estimait que y'avait de l'abus et on a fait que les trois-quarts de la commune.

Les gens nous donnaient. Mais en général, c'était toujours à boire. Ah! Le verre! Le gars qu'avait la bourse, bé dame, i s'en allait auprès de la maîtresse de maison, i secouait sa bourse, a savait ce que ça voulait dire. Y'en avait-i qui mettaient un franc, y'en avait-i qui mettaient plus, y'en avait-i qui mettaient moins, pourvu que ça sonne.

Les radins mettaient la main dans le sac, on voyait pas ce qu'ils donnaient. Les autres donnaient la pièce de la main à la main.

On nous offrait toujours à manger dans la tournée. Le matin, chacun mangeait chez soi pi le soir, à des fois on nous offrait à manger, d'autres fois on s'en allait dans une hôtel, on prenait un petit repas léger parce qu'on avait pas toujours grand faim.

À Cerizay, on avait la classe chez Mme B., le restaurant. Elle était de la classe. Dans la semaine, on mangeait plutôt dans les fermes mais là, le samedi soir, on allait manger chez elle. Et à ce moment-là, chez Mme B., y'avait le cinéma, dans le bas. Alors on allait au cinéma, on était calcinés, mais enfin... Pi on recommençait le lendemain.

Y'en a qui nous ont payé à manger, ils étaient même pas de la classe. « Restez donc à table, vous allez manger parce que je vois que vous en avez besoin ». Ils savaient bien qu'on buvait plus qu'il fallait.

On buvait dans presque chaque maison. Quelquefois de la goutte avec de l'absinthe et quelquefois du vin mais il était rare à cette époque.

La gnôle, c'était pour se réchauffer parce qu'au matin, pour démarrer, c'était plutôt frisque. La vapeur de la veille, c'est mauvais, le matin.

Y'a qu'une chose qui comptait, c'est qu'ils nous offrent un verre et pi c'est tout. Alors évidemment, des fois on en prenait qu'un demi-verre, des fois juste pour cacher le fond, ça dépendait à quel degré on

avait bu. [...] Des fois, ils nous payaient du vin de la vigne, du Noa. On en buvait peu, histoire de salir le verre et pi c'est tout. « La classe sage » qu'on nous appelait.

On avait une cage qui faisait 80 cm sur toutes les faces, comme un cube. Dessus, c'était prévu, y'avait des casiers en bois pour mettre des bouteilles pour offrir aux gens en passant. C'est-à-dire que les gens nous offraient tout ce qu'il fallait mais nous, on leur payait le verre.

## La bourse était faite par une des “poulettes”.

Nous, à Combrand, on avait une belle bourse qu'était faite par une des filles qu'on avait choisie. « Une telle ferait bien ça ». [...] En général, dans tous les âges, y'avait une fille qui faisait la bourse, en tricolore, bleu-blanc-rouge. La bourse était comme une poche profonde, elle faisait bien 25 ou 30 cm de long. En général, tout le monde la portait mais enfin y'avait un spécialiste qu'était délégué. Il était responsable de ce qu'il y'avait dedans.

*À Brétignolles, la bourse avait la forme d'un bonnet de nuit. Elle était longue, avec des attaches, un pompon au bout, décorée à la peinture, toute enrubannée. Elle était portée à tour de rôle.*

[À Cerizay], c'était une grande pochette avec un grand ruban rouge et des rubans qui pendaient en dessous, des rubans bleu-blanc-rouge.

La fille qu'avait fait la bourse, on ramassait pas sa poulette, à elle.



## Chacun son bâton...

On avait des bâtons qu'on prend dans les haies, du houx...

Ils servaient de canne pour nous aider à marcher parce qu'on coupait à travers champs, y'avait pas que les routes. On faisait tout à pied, hein!

*Vous étiez habillés comment ?*

Normalement. On mettait des rubans à la casquette ou au béret, des tricolores, bien sûr. Des fois, y'en avait qui les avaient à la boutonnière ou des fois aux deux endroits. Bleu-blanc-rouge, bien sûr.

Quelques-uns avaient des grelots aux chaussures pour faire du bruit.

## **... et chacun sa poule !**

La plupart des filles de l'année nous donnaient une poule. Chez nous, à Combrand, on était bien servis, on avait 16 filles. Alors donc, on avait 16 poules. Le lendemain matin, on faisait le tour du bourg pi y'avait toujours des bonnes femmes qu'étaient amateurs d'acheter des poules. On les vendait pi on mettait les sous dans la bourse. On vendait le plus cher possible, bien sûr. Le plus rigolo, c'était quand ça marchandait : « Ah, ta poule, al ét maigre, a vaut pas d'argent. » « Garde ta poule, j'en veux pas ». Parce que si elles étaient trop vieilles, c'était bon qu'à faire une soupe. Mais en général, les gens nous donnaient pas de la saleté.

En plus de ça, on allait chez les conseillers municipaux. On estimait qu'ils devaient donner une poule aux conscrits. Ou ils donnaient une pièce de cent sous et on était contents.

Les filles qu'étaient déjà mariées, elles donnaient un coq. Y'en avait une, je m'en rappelle, elle était orpheline de mère depuis toujours, alors le père, c'était un bon bonhomme : « Vous verrez, j'ai mis un bon coq pour vous, les gars ». Effectivement, il nous avait donné un bon coq, un beau. Bè mon vieux, on était fiers de not' coq pi on voulait pas le vendre le premier, il attirait les curieux, hein ! À la fin, on a fini par le vendre, quand même.

On mettait les poules dans une cage. Pauv' bêtes, elles crevaient de faim dans tièt' cage à se promener en tiés villages. On les regardait de temps en temps, on rigolait. On disait : « Tiens, y'en a une qu'est malade ». « C'est pas possible, al ét bonne à crever, la vieille, là ». Certains soirs, on leur donnait une poignée de grain. Oh ! al étaient



pas malheureuses. C'est-à-dire qu'al avaient soif p't êt' bè, plutôt. Y'avait qu'une chose, s'en débarrasser le plus tôt possible pour remplir la bourse. Pi compter.

On attachait les deux pattes pi on les mettait sur notre dos. Chacun sa poule. Y'avait des endroêts où ils élevaient pas de poule, ils nous en donnaient une quand même. À la fin, on avait comme un genre de petite caisse qu'on transportait à deux.

Cette cage, elle avait deux anneaux dessus, en fer, qu'étaient soudés. On glissait une barre là-dedans, un barreau, une trique comme on disait, pi on portait ça sur l'épaule. On se changeait, bien sûr. C'est que des fois, y'avait lourd quand y'avait une demi-douzaine de poules dedans !

Y'en avait qui nous donnaient un canard, d'autres qui nous donnaient un coq. Un canard ou une poule. Ç'aurait été une chèvre, ç'aurait été pareil. Pourvu qu'on nous donne quelque chose à vendre.

[À Cerizay], elle était préparée. Elle était attrapée d'avance, on nous attendait, on nous payait un verre et on nous la donnait. Celles qu'avaient pas de poule nous donnaient une pièce.

*[À Brétignolles], la fille prenait la poulette le matin, elle l'enrubannait et les conscrits devaient l'attraper.*

*Les poulettes ramassées étaient mises au bout d'un bâton. (Autrefois, on les promenait vivantes, mais l'ordre est venu de les tuer pour pas les faire souffrir.)*

## « Tiens ! V'là les conscrits ! »

On passait dans les fermes. On était bien reçus partout. Ils étaient heureux de nous voir. « Tiens, ces gens-là, i faut leur payer à boire (ou à manger), hein ! »

[On couchait] dans les fermes, dans le foin ou sur la paille. [...] Pi, comme on avait pas soif, on dormait très bien. C'est ça la vie. Une vie mouvementée, quoi.

Y'avait des classes qui couchaient dans une ferme, dans la grange, comme des galopins. Nous, dans l'équipe que nous étions, nous étions huit, y'avait une bonne entente, on était assez sages, on rentrait chez nous.

On avait un clairon. Il donnait du son. On essayait d'imiter quand même les chants patriotiques. On essayait, mais c'était surtout pour faire du bruit. Les gens, dans les villages, vous savez, ils entendaient tío clairon qui sonnait là-bas : « Ah c'est les conscrits, tiens, les conscrits qui ramassent les poules ! » Alors bé dame, si c'était prévu de donner une poule, al était là renfermée, al attendait les conscrits à passer.

### **Chants accompagnés au clairon**

As-tu vu Bismarck  
À la port' de Châtillon  
Qui battait sa femme  
À coups de bâton.

Encore un carreau d'cassé  
V'là l'vitrier qui passe  
Encore un carreau d'cassé  
V'là l'vitrier passé.

La soupe aux choux  
Se fait dans la marmite  
Dans la marmite  
Se fait la soupe aux choux.



On est d'la classe  
C'est pas trop tôt  
Pour faire d'la place  
Aux jeunes pierrots.

### *L'argent, c'était pour quoi faire?*

Pour boére, pour boére, pour boire, pour boire. À Combrand, le dimanche qui suivait le ramassage, on avait un repas, on invitait nos pères pi les filles. Nos pères, ils venaient pas tous, mais en général, si. Mais les filles ne venaient pas, c'était pas l'usage. C'était en 1930. Les parents auraient pas laissé les filles sortir.

L'argent qu'on a ramassé, il nous a servi à faire le bal et le banquet. Le bal, il s'est fait au Bœuf couronné après avoir ramassé les « poulettes ». [...] Les filles étaient invitées. Après, on a fait le banquet et le dimanche d'après, on a mangé à la Branle pour finir de liquider le pognon.

Si y'avait un défunt chez les conscrits, – à Combrand, nous, par exemple, on était huit de vingt ans mais y'en avait deux qu'étaient décédés – on faisait dire une messe pour chacun d'eux.

## Le Conseil de révision à Cerizay.

On a passé le Conseil de révision après [le ramassage des poulettes], avant de partir au régiment, à la mairie qu'était aux quatre routes, dans l'temps, avant que ça brûle. Y'avait une pièce qu'on se déshabillait tous. Y'en a qu'étaient pas pris, y'en a qu'étaient exemptés. d'autres réformés.

On était tous ensemble, c'était une journée de fête, une journée de bringue. Ceux qu'étaient pas pris fêtaient pareil.

Sur les huit, on était trois qui l'ont passé. On est venus en voiture, – y'en a un qu'avait une voiture, – et bien entendu on retrouvait là les copains des communes voisines et on buvait le coup. Moi j'ai pas été pris, non, j'étais trop petit. J'étais ajourné. Je suis repassé l'année d'après et j'ai été réformé. Ceux qu'étaient ajournés passaient deux fois mais ceux qu'étaient réformés repassaient plus.

Le Conseil de révision, nous l'avons passé quand la guerre était finie. En 48. Dans des baraquements sur la place de l'église. Y'avait le Maire, le garde-champêtre et le médecin qui nous passaient en revue. C'était une belle journée, encore celle-là ! Y'avait tous ceux qu'étaient de la classe. On avait l'air intelligent, à poil, avec nos pochettes devant tout l'monde. On est passés à l'Hôtel de France, on a fait tous les bistrots de Cerizay avant de finir à Brétignolles, au bistrot. On était bombardés. On dansait sur la table, à poil comme on était passés le matin.



# ANNÉES 50

à Cerizay

C'était la tradition aut'fois de ramasser les poules quand on arrivait à 20 ans, l'année d'avant qu'on parte au service militaire. Y'avait d'abord le Conseil de révision. On le passait à la mairie de Cerizay en présence du – c'est-i du Préfet ou du Sous-Préfet –, des instances officielles. On passait devant un médecin. Il fallait se dévêtir complètement. [...] C'était la première fois qu'on était tous réunis avec les gars du même âge pour cette chose qu'était un peu particulière.

C'est là qu'on était reconnu bon pour le service. Si on était reconnu bon, on était un homme, sinon c'était un peu une tare, un handicap. À la sortie de chaque Conseil de révision, y'avait des marchands ambulants. Ils suivaient la tournée et ils vendaient des espèces de cocardes, des rubans où y'avait marqué par exemple « bon pour le service » mais aussi « bon pour les filles ». Alors celui qui était réformé se sentait quelque peu gêné et se faisait un peu tourné en dérision par certains qui disaient : « Toi, t'es un bon à rien ». Il en achetait pas, il se serait fait encore plus ridiculiser. Moi, j'en avais pas achetés pour autant non plus, ni cocarde ni rien. J'avais assez peu d'argent. À ce moment-là, je travaillais à l'exploitation, mon père était pas très généreux et je trouvais que c'était de l'argent gaspillé. Mais ça se vendait quand même beaucoup. Les gars étaient fiers d'arborer ces cocardes.

Les jeunes qu'étaient pas pris au Conseil de révision. Ils étaient considérés quand même comme gars de la classe à part entière.

On était conscrit à partir du moment qu'on avait passé le Conseil.

Il y avait une organisation tout à fait temporaire. C'était avant le départ au régiment, bien sûr. [...] C'était pas une loi de 1901, non, il n'y avait pas de statuts déposés, c'était tout à fait informel mais c'était traditionnel. Ils géraient des fonds, les conscrits, parce qu'ils organisaient des fêtes. Au moins un bal, le bal de la classe, et un banquet avec les filles de la classe.

*Ça veut dire quoi, ramasser les poules ?*

Normalement chaque fille du même âge, c'était la tradition qu'elle donne une poulette. Quand on ramassait les poules, on battait la campagne et le bourg. [...] Là où y'avait une fille, on s'attardait davantage.

Du temps de mon père, elle fournissait une poule ou une poulette qui était tuée pour être mangée au cours d'un banquet. Par contre, nous, les filles donnaient l'équivalent de la valeur d'une poule.

Avant de ramasser les poules, on faisait faire une bourse chez une fille qu'on avait choisie pour y mettre les dons qu'on recevait.

Tous les gars de la classe, après un rendez-vous qu'était pris, se pointaient chez elle pour la commande de la bourse. [...] C'était une espèce de pochette avec des cordons, une bourse assez classique. En tissu bleu-blanc-rouge avec des lanières bleu-blanc-rouge.

Il y avait celui qui portait la bourse. [...] Ça devait être le président. Il la portait en bandouillère, au côté gauche et il y avait des rubans de couleur, certainement bleu blanc rouge, et puis la bourse elle-même était ornée de festons. Il fallait que ce soit bien fait. En général, c'était une fille qui faisait de la couture qui était retenue.

Normalement, ça durait trois jours, c'était généralement entre Noël et le 1<sup>er</sup> de l'An. À cette époque-là, les entreprises relâchent plus ou moins les jeunes qui y travaillent. Nous, à la campagne, évidemment, ça n'avait pas tellement d'importance.

La première chose qu'on faisait, c'était de se procurer un bâton, généralement un bâton de noisetier sur lequel on cochant soit des verres de vin, soit des verres de goutte. Y'en a qui buvaient plus que d'autres. Moi, je faisais attention, parce qu'il fallait que je sois quand même à peu près en état pour venir soigner les animaux le soir. Tout le monde arrivait quand même à suivre. La digestion se faisait au fur et à mesure.

On s'arrangeait pour atterrir chez une «poulette» justement le midi pour qu'a nous paye le casse-croûte. Le soir, on mangeait généralement chez une conscite, mais ça arrivait qu'on mangeait chez un conscrit, ça dépendait.

On commençait par s'organiser. [...] Oh bè, c'était assez simple, en fait. Dans tous les villages, on passait, tous les villages. Je sais pas, on avait l'impression que dans les « écarts », dans les exploitations agricoles, les gens avaient mieux le temps de nous recevoir. Dans le bourg,



on faisait pas de porte à porte. [...] Souvent, les conscrits du bourg avaient des relations de voisinage et s'en servaient à ce moment-là. Il est évident que le voisin d'un conscrit était plus sensibilisé. En fait, c'était quelque chose de très populaire et les gens plus âgés chez qui on allait avaient fait ça dans leur jeunesse : c'était dans la tradition.

On se mettait en tenue de campagne. En général, ça se faisait par temps assez sec, froid sec, l'hiver. La période était plus propice pour se réchauffer l'intérieur.

On avait des bottes parce que quelquefois, pour couper au droit – on passait à travers champs, – il valait mieux être équipé. Y'en a deux ou trois qu'avaient trouvé des chapeaux au bord assez large.

On avait un petit bout de ruban bleu-blanc-rouge, un petit bout de ruban fixé avec une épingle, c'était la marque distinctive. M'enfin, de toute façon, comme on arrivait d'une manière assez bruyante... On était reconnus : « V'là les conscrits ! » C'était une surprise pour personne, quoi. On évitait quand même d'aller dans les maisons qu'avaient eu des deuils récents, des choses comme ça. On avait un minimum de savoir-vivre qui s'imposait, quand même.

Il y avait toujours un clairon. Qui jouait très faux d'ailleurs, et puis le soir encore moins bien. On jouait n'importe quoi. Avec un clairon, c'est quand même assez limité. Et on chantait, évidemment très mal.

« Sommes-nous pas d'la classe, les gars,

Sommes-nous pas d'la classe. »

« Vid'rons ta barrique... »

Des chansons plutôt traditionnelles, pas spécialement grivoises. Des chansons à boire.

La musique, c'était des airs qu'avaient été appris certainement auprès de parents militaires ou de jeunes qu'étaient revenus du service, des airs qui se jouaient à l'armée. Par exemple le réveil, le matin, c'était :

« Soldat lève-toi, soldat lève-toi bien vite

Si tu veux pas t'lever, fais-toi porter malade

Si tu n'es pas r'connu, t'auras quat' jours de plus. »

Tout d'un coup, c'était cet air-là qui se jouait puis une autre fois, c'était un autre air, le moment de la soupe à l'armée, qui se traduisait d'une manière plus vulgaire...

« C'est pas d'la soupe, c'est du rata  
C'est pas d'la merde mais ça viendra ».

Si bien qu'en arrivant à l'armée, on connaissait les chants, on savait ce que ça voulait dire.

Y'en avait certains qui rentraient chez eux. Moi, je rentrais, je couchais dans mon lit mais la plupart des jeunes couchaient sur la paille. Il faut dire que des fois, certains étaient pas tellement en état de rentrer chez eux, alors, de coucher sur place, ça facilitait les choses.

Au Plessis, le soir, il y en avait un qui était tombé dans la mare. L'eau n'était pas chaude, hein ! Il en est bien ressorti. S'il avait été à jeun, ça ne lui serait pas arrivé.

On n'était jamais mal reçus. Évidemment, on savait pas forcément ce que les gens mettaient dans la bourse : on savait qu'y'a des gens, soit qu'avaient moins de moyens que d'autres, soit qu'étaient considérés comme plus radins, qui mettaient certainement moins. Y'a une chose qu'on faisait pour savoir ce que chaque poulette donnait : avant d'aller chez elle, on mettait des petites pièces pour montrer qu'il y avait quelque chose dans la bourse, que son don serait noyé dans la masse parce que c'aurait été moche qu'elle voit que la bourse était vide. Quand on était sortis, on regardait ce qu'elle avait mis. On disait : « Bè, celle-là, a s'est pas efforcée ! »

À ce moment-là, les établissements Heuliez commençaient à prendre un peu d'importance : « Il faut qu'on aille taper H.H. » D'autant plus qu'il y en a qui y travaillaient. [...] On était en train de livrer une voiture aménagée. C'était une Frégate, une Frégate Renault, qu'était peinte en rose pour Monsavon. Je me souviens que celui qu'était venu prendre livraison de la Frégate était là, il était habillé en rose lui aussi. Alors tout ça donnait une impression de luxe. On lui est tombé dessus et puis il nous a donné une bonne pièce, H.H. aussi.

Après, l'élection de la reine de la classe avait lieu au cours d'un bal. Ç'aurait été mal venu de mettre comme reine quelqu'un d'autre [que celle qu'avait fait la bourse]. Y'avait aussi deux demoiselles d'honneur qu'étaient choisies, pour le bal. Y'avait une écharpe qui leur était préparée, mais si je me souviens bien, c'était la seule considération qu'on avait pour elles.

On a fait un banquet à la suite de ça, un banquet auquel étaient invitées les filles. Il nous restait de l'argent, alors on a fait un petit voyage. Moi, j'y suis pas allé. [...] Je me souviens, y'a aucune fille qu'a voulu participer.



## À Montravers

Ah oui, j'ai fait les conscrits! J'ai été huit jours sans rentrer chez moi! J'ai été huit jours saoul sans voir le soleil.

Chez toute fille qu'était de notre âge, on réclamait une poule. [...] Et on vendait ça au marché à Saint-Mesmin ou à Cerizay, ça dépendait. Ça nous faisait de l'argent pi on bouffait ça au bistrot. À boire un coup. C'était not' seul loisir, de toute façon. Y'avait pas d'aut' porte de sortie, c'était ça.

Ça finissait par une sauterie, enfin un bal.

On avait un chapeau avec des plumes, on avait les cocardes, on avait des rubans bleu-blanc-rouge, un clairon. On chantait... À la fin, on chantait pu, on criait avec la voix cassée. On arrivait le matin què-quefois à huit heures dans une ferme. C'était au moment du Mardi-gras que ça se faisait. On couchait où on pouvait, souvent dans les granges et le matin, on se levait par le froid. [...] On était pas en retard à se lever, hein! Et on recommençait à chauffer la cuve avec une petite gnôle à la ferme où qu'on était arrêtés et toute la journée, c'était comme ça.

On cochait les verres sur un bâton, on avait chacun le nôtre. [...] Ah! C'était de la beuverie, oui! Je voudrais pas que mes enfants en fassent autant, hein! C'est dur!

On quêtait dans toutes les maisons. Ah pi on était pas refusés! Au contraire. On était bien accueillis. C'est marrant, ça, on nous laissait [faire], c'était admis... C'était une coutume.

C'était pas obligatoire, on se faisait un plaisir. [...] Moi, je me rappelle d'avoir vu des gars qu'étaient un an plus vieux que moi, les regarder partir conscrits : « Ah, moi, dans un an, je s'rai conscrit... je s'rai conscrit! » Alors tu pensais à ça pendant un an. Pi huit jours avant, bé, t'étais heureux, tu devais êt' conscrit! Tu vois, fallait pas grand-chose, quoi!

## À Montigny

C'était une fois qu'on avait passé le Conseil de révision qu'on était conscrit. Je l'ai passé en 54.

Le ramassage durait deux jours. [...] Toujours l'hiver, au mois de décembre ou de janvier. On avait pris une date qui nous convenait, c'est tout. Avant, pendant deux hivers, on faisait des tours de veillées pour jouer aux cartes. Après, on a fait une tournée de repas, chez l'un, chez l'autre. Mais que les gars.

Y'en a un qui portait une grande branche avec des rubans bleu-blanc-rouge qui faisaient comme des cocardes, dedans.

On avait un bâton, surtout pour marquer les verres de vin d'une certaine façon, d'une autre les verres d'eau-de-vie.

Une des « poulettes » qui était couturière confectionnait la bourse. Normalement, on allait la chercher un soir à la veillée.

On présentait la bourse et les gens mettaient ce qu'ils voulaient. On passait partout, dans toutes les maisons. On la faisait grelotter.

Les conscrits savaient toujours ce que les gens donnaient. Quand c'était des gens radins, ils comptaient la bourse avant et après. Nous, on l'a jamais fait.

La classe à Tonton, ils étaient que deux, pi tonton était malade. Alors l'autre a décidé de le faire tout seul et il a pris un gars pour jouer du clairon.

Normalement, on devait manger chez les « poulettes » mais il y en avait que trois et sur les trois, y'avait des jumelles et y'en avait une de mariée!

On avait été manger chez un de notre âge, son père était juste mort. Sa mère nous avait demandé de passer chez lui et elle nous avait donné la pièce.

On a couché au Breuil parce que R. était de la classe. On a couché dans un lit. C'était pas habituel mais on s'est trouvés là le soir, alors on a couché. On n'était que quatre.

On s'est mis avec les gars de la classe d'avant. On a fait un repas et un voyage aux Sables d'Olonne.

Le jour qu'on a fait notre repas, c'était un dimanche, il a mouillé toute la journée. Le soir, on avait décidé d'aller boire le digestif à la Forêt. On n'était pas clairs. R. avait marché sur le parapet du pont. Moi, j'suis revenu le soir vers dix heures et demie, onze heures. Maman m'a à moitié rouspété : « T'as bu, va changer tes chaussettes parce que t'as les pieds mouillés ». Y'avait de l'eau, la route était coupée. Nous, on l'avait même pas vu.

C'est le soir où le père M. au Breuil faisait boire ses bêtes pi il a dit : « Trempe ta tête dans l'timbre, o t'fera mieux d'bien qu'd'aller boire du café ».

# ANNÉES 70-80

À Courlay

On commence à 18 ans, à réunir les gens qui font partie de la classe, élection du président comme toutes les associations. Quelqu'un prend une initiative.

À l'époque, y'avait que les gars qui se réunissaient, pas les « poulettes ».

Les réunions, c'était forcément dans les bistrots. On alternait. Tout se décidait là, en buvant un coup.

Les « poulettes », c'était les filles de la classe. Ramasser les poulettes, c'était en fait aller bouffer chez elles.

[Au moment du ramassage], le Conseil de révision, y'en avait qui l'avaient passé, d'autres pas. C'était pas très important. Le but des conscrits, à notre époque, c'était de ramasser du fric pour partir en voyage avant l'armée ou pour faire un gueuleton, les deux de préférence.

[Le ramassage], c'était toujours la même période, entre Noël et le 1<sup>er</sup> de l'An. Des fois, c'était quatre jours, cinq jours, ça dépendait comment Noël se trouvait, quoi.

Fallait programmer à l'avance pour s'organiser, pour essayer de passer partout. Ça, c'était pas évident, y'a tellement de maisons.

À l'époque, les filles venaient pas avec nous. [...] Elles nous recevaient mais elles ne nous accompagnaient pas.

On se déguisait : les bottes, la tenue un peu marrante puis le chapeau. Moi, j'étais en pantalon de chasse, un treillis que j'avais dû récupérer à mes frères qu'avaient fait l'Algérie. Y'en a qui mettaient des pinces à linge au chapeau. Je pense que c'était pour le nombre de verres qu'on avait bus.



J'avais une espèce de vieux manteau noir que ma mère devait avoir dans l'temps, très très cintré, qui descendait très bas, avec un chapeau noir. Un petit peu comme dans les westerns.

On avait le bâton sur lequel on cochait. C'est connu, tout le monde a fait ça. Tu cochais les verres que t'avais bus.

*Les verres de quoi?*

C'était très très varié.

S'il avait fallu cocher d'une façon différente à chaque boisson différente, on aurait eu des bâtons super bien décorés. Ils auraient été vachement gaulés!

La bourse, c'était un sac de toile qu'était fabriqué par les filles, celles qu'étaient capables de le faire, une poche avec un cordon et on avait ça autour du cou.

Les gens mettaient ce qu'ils voulaient dedans et pour savoir ce qu'ils avaient mis, on mettait un mouchoir dans le fond.

En principe, on mangeait chez les « poulettes ». On organisait les tournées un petit peu en fonction des lieux où elles habitaient. Si y'avait une « poulette » dans un village à un endroit donné, une autre cinq kilomètres plus loin, on s'arrangeait pour que dans la tournée, on les fasse pas la même journée... C'est-à-dire qu'on allait s'arranger pour pouvoir manger tous les jours. Fallait manger tous les jours, hein!

Puis on dénichait les poules. On était les voleurs d'œufs pour faire les omelettes le soir, un peu parfois avec la complicité des gens des fermes.

On buvait pas toujours la même chose. C'était dur pour certains. Y'avait du rouge, y'avait du blanc, y'avait du rosé, y'avait de l'eau-de-vie, la gnôle. [...] Alors, à force de mélanger, bè y'avait des fins de journées qu'étaient difficiles, même à la mi-journée. Ça arrivait qu'il y'en avait qui tombaient en panne, c'était pas en panne sèche.

Je me souviens, on en a ramenés chez eux en les portant. Ils pouvaient plus suivre.

Moi, je sais que la hantise, c'était le bourg. Parce que dans les villages, tu marchais entre les coups, entre les verres, t'avais le temps de digérer un petit peu. Tu faisais trois-quatre kilomètres, tu cassais la croûte et tu buvais un verre de goutte, ça te faisait moins de mal. Mais le problème, c'était le porte à porte dans le bourg où tu faisais des mélanges de vin. Alors là, ça fusillait, quoi!... c'était explosif !

Dans le bourg, les gens nous accueillait à la porte pour qu'on rentre pas dans les maisons pour pas salir. Ils te mettaient la pièce, ils te proposaient à boire mais ils te laissaient pas rentrer facilement comme dans les villages. Dans les villages, je crois que l'accueil était quand même différent. C'était la découverte de la commune, aussi : j'ai rôdé dans des villages où j'étais jamais allé et j'ai découvert des familles, des gens que je connaissais pas.

Le bourg se faisait le dernier jour. On se partageait en deux groupes pour arriver à tout faire. Il faut passer partout, y'en a quelques-uns, si on passe pas chez eux, ils sont pas contents. [...] Ils disent : « Ils sont pas passés nous voir, comment que ça se fait ? »

Les gens sont habitués donc ça pose jamais de problèmes. Ils savent que c'est la coutume, que c'est les conscrits qui passent, ils les reçoivent bien. De toute façon, ils l'ont été [conscrits] au moins une fois. À Courlay, tout le monde l'a été.

On bloquait les routes, aussi, pour faire payer, on arrêtait les voitures.

Je me souviens d'avoir piqué une crise, un jour. J'étais vraiment malheureux comme les pierres pi je chialais, j'étais bourré comme un... incendié. Pourquoi? Parce que dans l'équipe, y'en avait

qu'avaient arraché un poteau de signalisation, un panneau de croisement, pi moi, j'étais parti dans un truc complètement fou, sous l'effet de l'alcool : « Oh la la ! Si y'a quelqu'un qui passe, qui voit pas le croisement, il va se tuer en voiture ». Je faisais un cinéma ! J'avais piqué une crise, vraiment, j'étais en larmes.

Je me souviens de J.R., à la fin, on le roulait en brouette, il était plein, pi y'en a dans l'équipe, c'était pour blaguer, qui l'avait pris avec la brouette pi plof ! il l'avait basculé sur un tas de fumier.

Les chansons qu'on chantait, c'était pratiquement que des chansons à boire :

« Verse à boire, il est pas mort... »

« Les gars d'Courlay sont pas si fous pour s'en aller sans boire un coup... »

« I partirons pas, i partirons pas... »

On avait toujours un clairon qu'on empruntait à droite à gauche. Si y'avait un musicien, il jouait des trucs classiques, ce qu'il jouait à la Fraternelle, à l'époque. Mais y'avait pas toujours de musicien, alors on faisait du bruit, c'est tout. En fait, c'était pour prévenir de l'arrivée.

On a ramassé pas mal d'argent : à cette époque, à Courlay, y'avait la buvette, la salle des fêtes qui rapportaient beaucoup.

– On avait du fric, on est partis une semaine à Venise.

– Nous, on est partis une semaine en Espagne jusqu'à Madrid. [...] C'était pas n'importe où, on allait dans les restos quatre étoiles et C<sup>ie</sup>.

On devait au moins être une cinquantaine avec les filles. Les filles, on les côtoyait uniquement au moment des bals et pour le voyage. Elles participaient au bal, elles étaient là pour la buvette... mais pour l'organisation, non.

[Les conscrits], c'est un moment privilégié où les gens se retrouvent et font une petite expérience ensemble.

Ce qui m'étonne, c'est qu'au moment des poulettes, les parents laissent partir les jeunes traîner une semaine dans les villages, boire et faire la fête et coucher dans les granges alors que hors période ils

accepteraient pas ça. [...] C'est pareil, ils te laissent partir dix jours avec des filles. C'est quand même un stade important au niveau de l'adolescence, même 17 ans, quand on me dit : « Tu pars pendant dix jours avec les filles, tu couches à l'hôtel ». T'as pas envie de manquer ça.

Moi, j'ai découvert des gars de mon âge qu'à travers ces réunions de classe : y'avait ceux qui étaient restés à Courlay, à la ferme ou à l'usine, ceux qui faisaient des études. Ils se fréquentaient pas habituellement et là, tout le monde se retrouvait. Ça faisait un mélange des genres un peu bizarre.

À Courlay, en plus, ça réunissait les gens qu'étaient à l'école libre et à l'école publique, les gens qu'étaient catholiques et dissidents, y'a qu'à travers le sport que ça pouvait se faire. Mais tout le monde faisait pas du foot !





## Au Pin

Le ramassage, je l'ai fait au Pin à 18 ans. C'était entre Noël et le 1<sup>er</sup> de l'an. Je me souviens, quand je l'ai fait, à la fin des trois jours, le dernier soir, c'était le réveillon, justement.

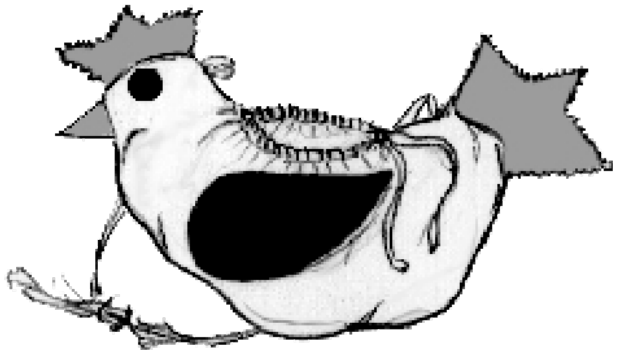
C'était une chose très pénible au départ. La première après-midi, on avait commencé sur le coup de midi-une heure. À cinq heures, j'étais déjà en train de dormir dans une grange, complètement occis, défoncé. Quand je me suis réveillé, c'était chez le père de M. G. Il m'a ramené rejoindre les autres.

Ça a duré trois jours, deux nuits et trois jours. Personne rentrait le soir chez lui. On a couché au Peu du Pin, dans une grange, dans de la paille en plus qu'était pas chaude, il faisait un froid de chien, ça gelait. On attendait avec hâte que le bistrot ouvre à cinq heures du matin pour aller boire chaud. L'autre nuit, on l'a passée du côté de Cirières. On faisait des kilomètres, hein !

On faisait toute la commune. On passait partout. Mais les haltes pour manger et pour dormir, c'était chez les gars de la classe. Chez les filles, on y passait mais on s'arrêtait pas pour manger sauf chez celle qui avait fait la bourse.

### *Qui la choisissait ?*

Y'en a un qu'avait rassemblé tous les gars du même âge. On avait fait une petite réunion pour recenser les filles. Y'en a qu'étaient éliminées d'office parce que c'était pas du genre traînard et généralement on essayait de trouver une couturière, une sympa chez qui on était bien vus. On la prévenait, on fixait un soir, on y allait manger et on commandait la bourse.



La bourse était spéciale, c'était dans du tissu bleu-blanc-rouge, des cocardes partout. Elle était en forme de poule qu'on portait comme une gibecière. C'était super bien fait avec une fermeture dessus pour pas qu'on perde l'argent vu qu'on était dans des états assez avancés.

On avait chacun son bâton. Il nous servait d'abord pour nous maintenir un peu debout et surtout pour faire une coche dessus chaque fois qu'on buvait un verre, comme ça on pouvait vérifier combien de verres on avait bus.

Le plus souvent, on buvait du vin ou de la goutte. Quelquefois, pour que ce soit fort, les femmes disaient : «Mets donc un peu d'cassis dans la goutte». Pi y'avait des petits malins qui nous voyaient venir et qui sortaient les Baco, les Castel, les gros 17°, de l'Oberlin.

Y'avait certaines maisons où ils hésitaient à nous donner à boire quand ils nous voyaient. Surtout les femmes : «Bé non, prenez donc un café, un peu d'soupe, ça vous f'ra grand bien». C'est pas ce qu'on voulait!

Les filles ont jamais suivi. Après, on est retournés manger chez la fille qu'avait fait la bourse et on lui a fait un cadeau : c'était un service à café.

Avec l'argent, on a fait une petite mangeaille, entre nous. On a dû faire un ou deux bals après, mais on a pas fait de voyage.

*Vous aviez fait le Conseil de révision, à ce moment-là ?*

Je sais même pas, je crois pas. Le Conseil de révision existait pu : on allait trois jours à Limoges.

## À Cerizay

Dans un premier temps, on s'était réunis une bonne quinzaine de gars de la classe, pour faire comme les autres, pour ramasser les poules. Y'en a qui ont lâché en route, on s'est retrouvés à six-sept.

On a fait deux réunions, je crois, et on a mis ça en chantier. Moi-même, je travaillais à Bressuire à l'époque, j'avais pris des jours de congés.

C'était en hiver. Je me souviens qu'il faisait pas chaud, ça c'est sûr, mais pour dire début d'année, fin d'année... je m'en souviens pu.

On s'était retrouvés en début de semaine, un matin. Le rendez-vous était au Café du Centre. On avait pris le café et après, parce qu'il faisait très froid, on avait pris du rhum, et déjà, y'en avait un de la bande qui a dit : « Je sais pas si je vais pouvoir aller bien loin ». On n'avait pas fait de plan bien défini, on était partis un petit peu à l'aventure. On a fait les villages. On a terminé par le bourg mais on n'a pas fait toutes les maisons, faut dire aussi qu'on en avait marre ! On a traîné quatre bons jours. On était à pied, hein !

Dans une maison, on a eu la plus grosse pièce, c'était 50 francs. Ça avait mis du beurre dans les épinards.

On s'est retrouvés un jour sur la commune de Montigny. On avait marché et les gens nous ont donné une pièce, ils nous ont payé un coup puis ils nous ont dit : « Vous savez pas, les jeunes, mais vous êtes à Montigny, ça fait pas partie de Cerizay ». On était complètement perdus, on savait où on était mais on savait pas que ce village ne faisait pas partie de Cerizay. Mais on avait été super bien accueillis. [...] On a retrouvé D.J. qui nous a ramenés avec sa DS. On était très contents, ça faisait ça de moins à faire à pincés.

Le déguisement ? Moi, j'avais récupéré un vieux manteau noir, un vieux pantalon de velours noir, un vieux chapeau, un bâton et naturellement un couteau pour faire des coches dessus à chaque fois qu'on buvait un verre. C'était un bâton que j'avais taillé dans un châtaignier, du bois vert qu'était facile à gossier.

On avait été dans un village où vivaient deux vieilles filles. On avait une bourse bleu-blanc-rouge avec un cordon pour la fermer et ces deux vieilles filles, elles avaient mis chacune une pièce de un centime, les pièces grises, là, deux sous. Y'en a un qui dit : « C'est pas vrai, vous avez vu ce qu'elles ont mis. » Je me souviens, y'avait une vieille cuisinière et y'avait, vous savez, les petits plats avec une anse, blancs, qu'avaient le cul, excusez-moi l'expression, qu'avaient le cul rond et puis qu'étaient là gling gling, gling gling. Pour toutes les deux, elles avaient un petit bout d'escalope et des petits pois. Quand on est partis, y'avait pu d'escalope, y'avait pu de petits pois. On les avait mangés sans qu'elles le voient. On avait dit : « C'est pas normal, on a que deux centimes ». Mais on s'est payés, pas largement parce que y'avait une petite escalope et une cinquantaine de petits pois. M'enfin, je peux dire qu'il a été nettoyé, le plat, ça c'est vrai, j'ai participé sans problème à son nettoyage.

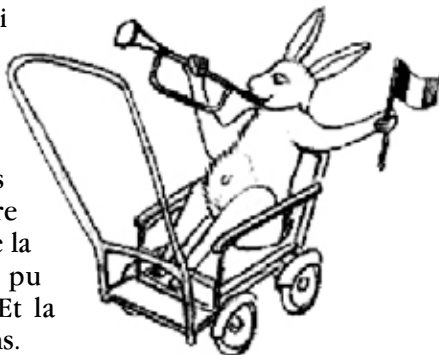
On avait une poussette au cas où un membre de l'équipe se serait senti fatigué, on l'aurait mis dedans et on l'aurait roulé.

On passait chez les filles de la classe et chez une des filles, après Longchamp, on avait dit :

- Faut nous donner une poule.
- Ça, les gars, je vous donnerai pas de poule, j'ai pas de poule.
- On partira pas de là si vous nous donnez pas quelque chose.
- Écoutez, j'ai une vieille mère lapine, je vais vous la donner.
- Ah bé, y'a pas de problème.

On met la lapine sur la poussette. Y'en

a un de l'équipe qui s'est senti fatigué donc qu'a été mis avec la lapine. Après, on a été dans un autre village, celui d'un copain. Là, on s'est restaurés un petit peu et sa mère a dit : «Non, mais ça va pas, les gars, cette pauvre lapine, vous allez la faire crever. Je la garde ici, vous la récupérerez pu tard, je la mets dans un toit». Et la lapine, elle a eu douze petits lapins.



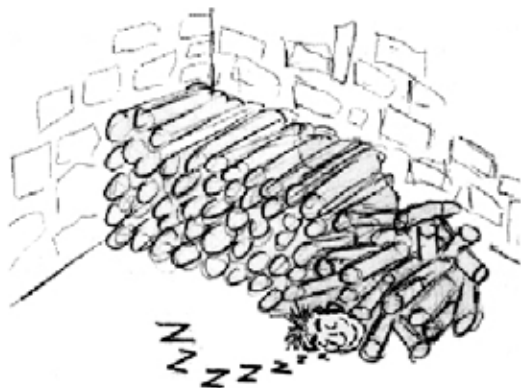
Je me souviens aussi qu'à Longchamp, on avait mis des bottes de paille et on les avait fait brûler sur le milieu de la route pour nous réchauffer ; y'avait moins de circulation que maintenant.

On couchait où ça se trouvait, dans la grange. D'ailleurs il faisait très froid et je me suis aperçu, un matin, que j'étais juste auprès d'une bouillotte, alors que j'aurais pu me décaler de deux mètres, j'aurais eu pu chaud. J'ai entendu que ça riait, j'ai cru que mes copains étaient partis : « Oh ! Les salauds, ils m'ont laissé ». Alors j'ai fait peut-être 400 mètres et je me suis aperçu que j'étais à côté d'un grand toit où y'avait des pintades et c'était elles que j'entendais dans mon sommeil. Je suis revenu bien gentiment et je me suis reblotti dans la paille.

On a toujours été très bien reçus, même à la gendarmerie. On a été voir un des gendarmes dans le jardin, et puis il nous a mis une pièce qu'il avait dans sa poche. Y'avait un copain qu'insistait :

- Bè, d'habitude, ça se passe pas comme ça.
- Qu'est-ce qu'y'a, les gars ?
- D'habitude, les gens, ils payent un coup à boire.
- Ah, il dit, les gars, vous aurez pas à boire à la gendarmerie !

On avait mangé chez un copain et là, on en avait perdu un qu'avait dû sortir faire ses besoins ou qui s'était peut-être senti mal. Sous une espèce de hangar, y'avait un tas de bois qu'était bien rangé, il s'était allongé dessus, le tas de bois s'était écroulé. Il était enfoui dessous et il avait juste la tête qui dépassait. On l'a cherché pendant un moment, hein ! On l'a retrouvé, il ronflait toujours !



En face chez Coulais, on s'est dit : « Faut qu'on trouve des sous, on va faire des signes [aux voitures] ». V'là une voiture qu'arrive avec deux personnes dont la mère d'un copain. C'était en fin d'après-midi bien avancée, quand même. Les deux personnes ont mis une petite pièce dans la bourse et on a dit au copain : « T'as vu qui c'est qui t'as mis des sous? » « Non. » Il avait pas reconnu sa mère. Elle l'avait reconnu mais pas lui. Véridique.

On n'a fait ni bal de classe, ni chose comme ça. L'argent, on l'a mangé qu'avec la bande qu'avait fait les poules. Point à la ligne. On a fait deux repas qui se sont suivis de quelques mois, c'était pour se retrouver.

## DE NOS JOURS

*Si la coutume des conscrits et du ramassage des «poulettes» a disparu dans beaucoup de communes, elle reste très vivante dans certaines : Courlay, Saint-André-sur-Sèvre, Le Pin... où le nombre peu important de conscrits facilite l'organisation.*

*Nous avons choisi de retrouver ceux de 1995 à Saint-André-sur-Sèvre et de suivre ceux de Courlay lors de leur tournée en décembre 1996.*

À Courlay, tous ceux qui avaient 18 ans en 1996 ont reçu une lettre et on s'est réunis pour parler de ce qu'on pourrait faire, ce qu'on pourrait organiser, comme les tournois, les bals, etc. On a élu un président, une secrétaire et un trésorier. On a voté : y'a une fille, deux gars.

*À Saint-André-sur-Sèvre, la classe de ceux qui avaient 20 ans en 98 ne comptait que trois conscrits. Ils ont donc décidé de se regrouper avec celle de 97, pour être assez nombreux.*

### **Le « poivrot » à Saint-André.**

On a élu un président, un vice-président, deux secrétaires, un trésorier, un vice-secrétaire, un vice-trésorier et puis un poivrot, un représentant des conscrits dans les caves.

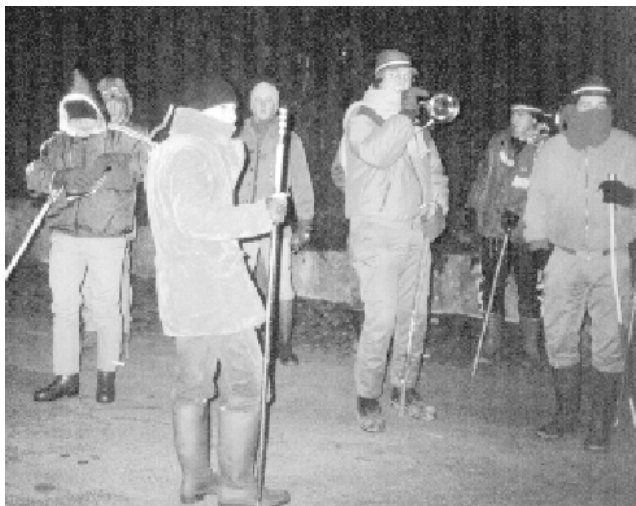
« Le poivrot », ça s'appelle comme ça. C'était celui qui boirait une canette de rosé le plus vite. Ceux qui voulaient ont essayé – y'en a eu trois –, et c'est celui qui a gagné qui a été élu.

C'est celui qui doit commander dans les caves, le dernier à en partir. [...] Il a le rôle de nous pousser, de nous empêcher de traîner.

On se retrouvait un an avant [le ramassage], tous les mois à peu près, au café, et après chaque réunion, on allait chez l'un des conscrits gars ou fille finir la soirée. Comme on était dix-quinze toujours là, on a fait le tour de tous les conscrits sur l'année. Des fois, y'avait des réunions pour préparer et des fois des réunions juste pour se retrouver.

*Les conscrits de Saint-André se réunissaient au Foyer des Jeunes. Tous ou presque en ont fait partie. Six réunions ont eu lieu dans l'année.*

*À Courlay comme à Saint-André, le ramassage des poulettes se fait toujours entre Noël et le 1<sup>er</sup> de l'An, quatre ou cinq jours suivant « quand tombe Noël ». « À Saint-André, on l'a fait en cinq jours. Faut au moins cinq jours pour le faire, au minimum. On pouvait pas faire mieux. »*



On avait un plan de la commune. On avait not' planning : tel jour on mangeait à tel endroit, on dormait à tel endroit, on faisait tel village.

En fait, on s'arrête à toutes les maisons de tous les villages et du bourg. Pour manger ou pour dormir, on s'arrange pour arriver à une maison d'une fille ou d'un gars qui est conscrit.



On a même été dans des villages mitoyens. À la Branle, au Puy Charrier de Menomblet, à Villepointe de Saint-Marsault. Quand on connaissait les gens.

## **Dans la paille au moins une fois à Saint-André.**

On dort dans la maison d'un conscrit, dans les hangars quand y'a de la paille, sinon c'est dans les sous-sols, dans des petites pièces pour avoir un peu chaud, quand même.

Les parents savaient où on allait coucher et ils faisaient suivre des matelas en mousse. Mais dormir dans la paille, ç'a toujours été ça, c'est la tradition. Nous, à Saint-André, on tenait quand même à le faire une fois au moins.

En passant dans une ferme où il y avait des [poules] de Barbarie, on en a attrapé une, une toute petite, pi on l'a emmenée avec nous ; elle a fait deux jours, deux jours dans la poche d'un conscrit. On l'avait décorée, on l'avait fait boire un peu. (Quand elles ont bu, en principe, elles tiennent pas debout, elles se déséquilibrent.) On l'a mangée, après.



## Les filles suivent.

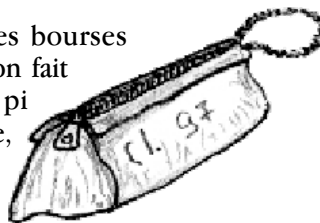
*À Courlay comme à Saint-André, les filles sont invitées dès la première réunion (c'est une conscrite qui s'est chargée du recensement à Saint-André) et suivent au ramassage.*

Y'a longtemps que les filles le font, ça fait dix ans. Celles qui veulent pas le faire sont d'accord pour nous recevoir.

On aurait pas admis que les gars le fassent sans nous, les filles, J'aurais dit : « Je fais partie de la classe, je veux le faire ». Avant, c'était les parents qui voulaient pas : c'était dégradant pour une femme. Maintenant, ça passe mieux. Les mentalités changent, c'est très bien comme ça.

## En principe, c'est une fille qui tient la bourse...

C'est à nous [les filles] de récupérer des bourses pour mettre l'argent qu'on récolte. Comme on fait plusieurs groupes, on a des mini bourses pi après on met dans la grande. C'est une poche, c'est tout.



*C'est une conscrite qui l'avait fabriquée à Saint-André : « C'était une pochette en tissu, en patchwork ».*

En principe, c'est une fille qui tient la bourse et qui fait mettre l'argent dedans. Peut-être parce que les filles boivent un peu moins.

## Le chapeau, les bottes, les rubans...

[À Courlay], on s'habille pour pas avoir froid. J'ai trois joggings. Après quelques petits verres, ça va, quoi, on a plus froid.

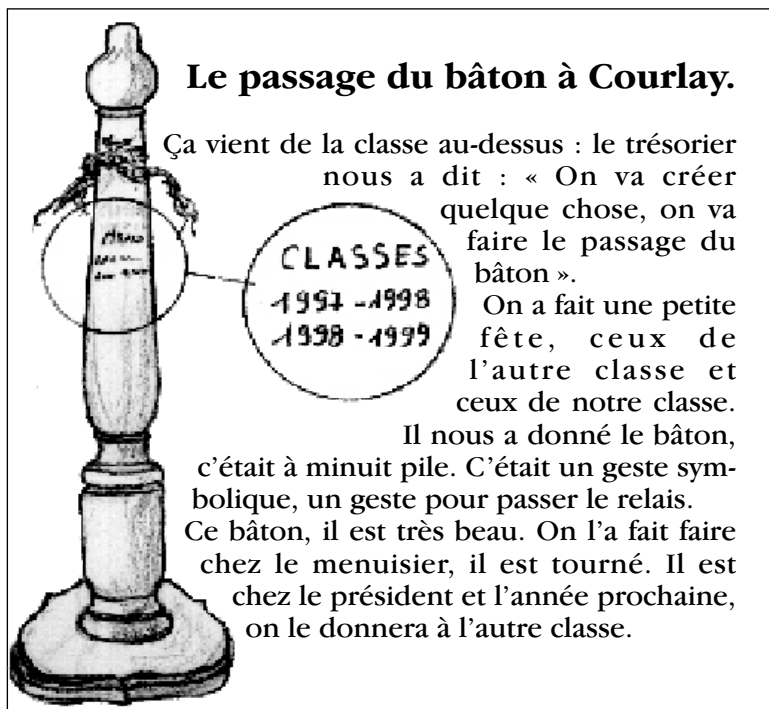
*Plus déguisés à Saint-André.* « On s'était dit qu'il nous fallait tous un chapeau de paille ou une casquette, tous quèque chose sur la tête, avec des rubans bleu-blanc-rouge. On en avait achetés qu'on mettait autour du chapeau ou de la casquette et autour du bâton. Tout le monde était en bottes. Comme déguisement, on avait des vieux habits, un treillis, une cote, un bleu, un blouson, un K-Way, un jogging... »

## Le bâton, c'est not' copain, on dort avec !

On le fait nous-mêmes, le bâton. C'est not' bâton, c'est not' copain, on dort avec. [...] Faut faire des coches. À chaque verre, faut faire une coche. Le verre de goutte c'est une croix. On fait le compte, après, à la fin, pour voir.

*La croix, à Saint-André a une autre signification :*  
« C'est-à-dire qu'ils ont vomi. Ils ont lâché un renard »,  
comme ils disent. »

Encore heureux qu'il est là, ce bâton, des fois, parce que ça nous fait tenir le coup.



## Le clairon, la corne ou la trompette pour s'annoncer !

C'est pour faire du bruit, pour nous annoncer. Y'a qu'une note. Le matin, on est réveillés par le « réveil militaire ». À six heures du soir, pour décoller de chez les gens, c'est aussi le « réveil ».



La trompette, essentielle, pour se reconnaître parce que quand on est éloignés, on souffle, les autres nous répondent.

« Les conscrits sont pas si fous  
Partirons pas sans boére un coup  
À boére, à boére, à boére  
Partirons pas sans boére. »

*Répertoire très varié à Courlay (refrains « à boire », chansons traditionnelles, chansons grivoises.*

« [Les chansons], ça se passe de génération en génération. Faut avouer que les conscrits en ramènent de l'entraînement du foot. Ouè, y'en a beaucoup qui viennent du foot. » *Mais aussi chanson « de colo » : « Un grand cerf dans sa cabane... », « le tube de l'année ».*

*À Saint-André,  
« 97-7-7 (bis)*

*Pour vous faire chier on va recommencer... » (chanson qui se chante tous les ans)*

*ou ban inventé par les filles de cette classe :*

« Picoler, boire sans gerber, c'est la devise (bis)

Picoler, boire sans gerber, c'est la devise de Saint-André

La la la la la... »

## **La mascotte de Saint-André.**

La nôtre, on l'avait préparée un mois avant. Chaque classe faisait sa mascotte. Y'en a qui traînaient des lapins, mais nous, on avait décidé de pas prendre de bêtes.

J'avais pris un vieux berceau chez moi, de l'âge à mon père. Dans un cubi, on avait découpé une poupée, on avait mis une tête, des bras, des pattes, on l'avait rembourré de paille pi on avait écrit « classe 97-98 » dessus. Mais on l'a pas traîné longtemps. Il a fait le premier village et puis il s'est cassé.



## **Les pinces à linge autour du chapeau.**

Quand on passait sous les fils, on récupérait les épingles à linge pour se décorer, pour s'amuser.

Ma mère, elle avait plus une pince à linge. Ils lui ont tout pris. Ils en avaient tout le tour des chapeaux.

## **Même 50 centimes, une toute petite pièce, c'est le geste qui compte.**

C'est les moins riches qui donnent le plus.

Vraiment, c'est impressionnant. Y'a des petits vieux qu'ont pas des super retraites, qu'ont pas forcément les moyens mais ils donneront 100 F, ils l'offriront de bon coeur.

Chez une petite grand-mère, elle avait sa boîte de gâteaux vide, eh bè, ça faisait une semaine qu'elle gardait ses centimes pour les conscrits. Elle nous les a tous donnés.

Y'a même une maison où on était attendus. Carrément. On avait les gâufres et tout. En arrivant, ça fait plaisir, quand même !

On arrêta toutes les voitures, même à la sortie de Malitandré. Celle de la boulangère, celle de la factrice. Elles en avaient marre de nous voir.

À chaque fois qu'on va chez les gens, il faut se présenter. « T'es le petit fils à qui ? » Ils sont contents de savoir d'où qu'on vient.

Ils sont vraiment accueillants [...] C'est une tradition.

On n'est jamais obligés de boire. On nous offre à boire mais on prend si on veut.

Les filles boivent du vin, de tout, comme les hommes. [...] On est à la même enseigne. On n'est plus dans le temps où les femmes étaient considérées plus bas que les hommes. Maintenant on se retrouve tous ensemble et puis voilà ! C'est super.

Et on apprend à découvrir la commune.

## **Être ensemble et faire la fête !**

[À Courlay], le but principal, c'est de se rassembler et faire des trucs ensemble. On a fait un concours de palets, on a fait un bal des couples, une tombola et l'année prochaine, à cette période, on part en voyage. [...] On verra en fonction de l'argent qu'on a, mais on pense que ce sera au ski.

*À Saint-André, l'objectif est différent* : « Le but, c'était de faire un repas, de se rassembler, de parler. C'est histoire de se connaître, de passer une soirée ensemble. Pi après, ça prépare les banquets. »

Ce repas, on l'a fait en septembre, après, on a fait une sortie en boîte. [...] On a invité tous ceux de la classe. Y'a des filles qu'avaient pas fait les conscrits qui sont venues.

## **Y'a pas de différence !**

Y'a pas de problème, qu'on soit dissident ou catholique, au public ou au privé. On s'en fout, on a tous le même âge, on est tous de Courlay.

À Saint-André, on était trois classes à sortir toujours ensemble, dans le Foyer, trois classes qui s'entendaient bien. On a fait les conscrits séparés mais on a décidé de faire un banquet ensemble. En 97, les parents de chaque conscrit ont donné 50 francs comme en 96. Ce sera donc les 21 ans de la classe 96, les 20 ans de la classe 97 et les 19 ans de la classe 98.

## **La seule classe qu'on voudrait redoubler !**



C'est quèque chose, je pense, qui a marqué tout le monde. Je sais pas si on reverra des moments comme ça. Y'a beaucoup de souvenirs entre nous. Je sais pas ce que je donnerais pour le refaire.

C'est super génial. C'est génial. J'aurais raté ça pour rien au monde. Y'a qu'un seul truc qui cloche, c'est qu'on redouble pas. C'est la seule classe qu'on n'a pas le droit de redoubler. C'est la seule classe qu'on voudrait redoubler.





Achevé d'imprimer en décembre 1997  
sur les presses de l'imprimerie  
Fazilleau René-Paul à Cerizay (79)



*C'est super génial. C'est génial.  
J'aurais raté ça pour rien au monde.  
Y'a qu'un seul truc qui cloche, c'est qu'on redouble pas.  
C'est la seule classe qu'on n'a pas le droit de redoubler.  
C'est la seule classe qu'on voudrait redoubler...*

## **CAHIERS MÉMOIRES DU CERIZÉEN**

### ***La collection***

#### ***Déjà parus dans la même collection***

- 1 - « Bals, boums, boîtes » : récits autour des lieux de danse (épuisé)
- 2 - « Contes recueillis dans le Cerizéen » (épuisé)
- 3 - « Quand l'homme panse la Bête » : Médecine populaire (épuisé)
- 4 - « De la terre à l'usine » : Cerizay à l'après-guerre n° 1 (épuisé)
- 5 - « Comme un petit oiseau » : une femme errante, Marie-baigne-dans-l'beurre (épuisé)
- 6 - « Après le sinistre, la reconstruction » : Cerizay à l'après-guerre n° 2
- 7 - « Le C.O.C. a cinquante ans » : paroles de sportifs
- 8 - « Histoires de Jean le Sot » : Contes recueillis dans le Cerizéen n° 2 (épuisé)
- 9 - « Jouets traditionnels » : Jeux et jouets en Cerizéen n° 1
- 10 - « Le 1<sup>er</sup> mai » : Des choux... au bric à brac
- 11 - « Les conscrits » : Le ramassage des poulettes (épuisé)
- 12-13 - « Portugais de cœur, Français dans l'âme » : 30 ans de vies à Cerizay
- 14 - « La chasse comme elle se raconte ».
- 15 - « C'était pour rigoler »

\*



Ateliers Beaud - BP 50332 - 17, allée du Midi - 79140 CERIZAY  
Tél. 05 49 80 02 51  
<http://arcup.pagesperso-orange.fr>  
[arcup.asso@wanadoo.fr](mailto:arcup.asso@wanadoo.fr)